

LETTRE DE M. COILLARD

Novembre 1881.

Chers amis des Missions,

J'ai longtemps attendu, pour vous écrire quelques lignes, un moment de loisir qui n'arrive pas. Les jours et les semaines se passent, ma lettre perd de son actualité et de son à-propos; il faut donc s'exécuter aujourd'hui ou jamais. C'est du reste une dette sacrée de reconnaissance et d'affection que je veux acquitter sans plus de délai.

La dernière fois que je vous écrivais, nous avions franchi les Alpes, et nous étions allés dans les Vallées vaudoises chercher du recueillement et du repos. Comme je le pensais bien, nous n'y trouvâmes pas l'oisiveté. Il restera gravé dans nos cœurs, le souvenir de ces quatre semaines, avec ces courses dans les vallées, ces excursions dans les montagnes, ces agapes si pleines de simplicité, ces réunions joyeuses à l'ombre des châtaigniers séculaires, dans les vieux temples et dans des lieux qui font revivre un glorieux passé. Un enfant de huguenots ne pouvait que se sentir le cœur au large et chez lui, parmi les Vaudois, ces descendants de héros et de martyrs.

La Ravadeira, La Tour, c'était, en Italie, le genêt d'Élie sous lequel nous nous serions volontiers endormis et longtemps reposés. Mais, dans cette douce retraite, un festin nous avait été préparé, et les anges du Seigneur, ses serviteurs, nos amis, nous entourant de la plus tendre affection, semblaient rivaliser d'instances pour nous dire : « Levez-vous et mangez, car le chemin est trop long pour vous ! » Et puis, il y a de puissants échos dans ces montagnes. Je n'en veux pour preuve que les 2,300 francs environ recueillis par des collectes organisées par la Table elle-même. Mais j'attends surtout le jour où les Églises vaudoises nous donneront enfin

des missionnaires, et ce jour ne peut pas être éloigné, j'en ai la confiance.

Nous nous sommes trouvés aux Vallées à l'époque du Synode. Nombre de délégués, d'Anglais, surtout, s'y trouvaient pour la circonstance. L'une des figures les plus remarquables, c'était celle du vénérable Dr Robertson, d'Édimbourg, l'un des nombreux bienfaiteurs des Vaudois. Malgré son âge avancé, malgré les désastres financiers causés par la catastrophe de la Banque de Glasgow, il avait cependant, à force d'une persévérance tout écossaise, réussi à recueillir la somme de 300,000 francs pour hausser les salaires des pasteurs des Vallées. On comprend avec quels sentiments il fut écouté. Pour ma part, une impression que je ne saurais taire, c'est celle que me fit la présence de ces ouvriers, pasteurs, évangélistes, venant de leurs divers champs de travail. Naguère, il n'y en avait que 13 ou 15 dans les Vallées, et encore avaient-ils de la peine à se maintenir. Dès que l'Italie fut ouverte, ils sortirent des Vallées et se répandirent dans tout le pays. Les conservateurs et les prudents ne firent pas défaut et ne manquèrent pas de pousser ce cri d'alarme, qui nous est si familier en France : « Il y a tant à faire chez nous, vous allez nous appauvrir ! » Mais Dieu donne toujours raison à l'obéissance et à la foi, et, de 15, le nombre des pasteurs est monté à 67. Quand ce principe-là sera appliqué aux missions étrangères, nous le verrons porter les mêmes fruits dans les Vallées vaudoises et dans notre chère France, n'en doutez pas.

Notre visite à Turin et à Milan n'a pas été non plus sans intérêt. Là, comme aux Vallées, l'affection a poussé des racines profondes. On ne rencontre pas tous les jours des hommes comme les hommes de Dieu, qui sont là, à la brèche. A Milan, notre visite nous paraissait intempestive.^b C'était l'Exposition nationale. Nous eûmes pourtant une réunion nombreuse, et, à la collecte qui s'y fit, nous ne fûmes pas peu surpris et touchés de trouver toute une parure en or ci-

selé, de la valeur intrinsèque de 150 francs. Et cela à Milan !

Le congrès géographique siégeait à Venise ; une invitation officielle me fut adressée : la tentation fut grande. Un télégramme aurait fini par me décider ; heureusement qu'il me parvint trop tard. Nous étions déjà en Suisse, faisant des excursions dans les Alpes, et nous retrem pant dans l'intimité de précieux amis.

A Berne comme à Bâle, l'on fit à notre mission l'accueil le plus sympathique, et nous crûmes entrevoir que, s'il doit y avoir rivalité entre chrétiens, Églises ou sociétés, c'est dans l'activité et non dans la monopolisation des sympathies. C'était la première fois que je visitais Bâle et que je voyais la maison des Missions, reçu avec la plus grande amabilité par des amis bien connus, M. et madame Vischer-Sarrasin.

Une visite rapide à ce bon pays de Montbéliard, où nous comptons de si chers amis, et puis nous allons faire un petit séjour de trois semaines en Berry, partageant notre temps entre Sancerre, Asnières et Mehun, où j'ai encore de la parenté, et où m'attachent surtout les souvenirs de mon enfance.

Notre feuille de route est de nouveau signée pour le Nord. Notre itinéraire nous paraît long et notre programme chargé. Nous voulons pourtant aller en avant, comptant sur Celui qui nous envoie et sur les prières de ceux qui nous appellent. Nous désirons ardemment reprendre au plus tôt le chemin de l'Afrique. Le temps presse, et les nouvelles qui nous arrivent de notre chère station de Lérivé sont de nature à navrer nos cœurs. Il y a là des misères à soulager, des ruines à relever. Je me demande avec anxiété qui va prendre notre place quand je partirai pour le Zambèze. Le poste va bientôt être vacant, mais nous ne pouvons pas l'abandonner. N'y aurait-il pas, dans toute la France et les vallées du Piémont, un pasteur, un seul qui s'offrît ? L'Amérique et l'Écosse nous donnent constamment de tels exemples ; serait-il extraordi-

naire que la France le fit? Le prochain départ de notre frère, M. Krüger, me donne de l'espoir.

Et puis, il y a quelques semaines seulement, la mort subite des Golaz nous plongeait dans le deuil. Pour le grand nombre de nos amis, cet événement remettait en question l'existence même de la mission du Sénégal. Pourquoi ne serait-ce plutôt un appel que le Maître fait au renoncement de ses disciples? Pour ma part, je crois que c'est un devoir impérieux pour nous d'agir avec prudence et de chercher la base d'opérations la moins désavantageuse à tous les points de vue.

Mais, je le demande, les conditions climatériques d'un pays sont-elles une barrière infranchissable à l'Évangile, et n'avaient-elles point été prévues par le Maître lui-même, quand il donnait aux siens, à nous, cet ordre si péremptoire : « Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à *toutes les nations*? » Des centaines d'ouvriers, m'assure-t-on, ont perdu la santé et la vie aux travaux de percement du Saint-Gothard, et pourtant l'on n'a pas abandonné l'entreprise, et la postérité en admirera les merveilleux résultats. Des milliers d'hommes tombent sur les champs de bataille, et, malgré les larmes et les deuils privés, on se réjouit de la victoire et on se prépare à de nouveaux combats plus meurtriers encore que les précédents. Abandonnerons-nous l'assaut de la forteresse parce que les champions tombent les uns après les autres? La question est sérieuse quand elle devient *personnelle*.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

